



Carte de la bataille de la Lys.

----- Front avant l'attaque allemande du 9 avril 1918.
 ●●●●● Front au 17 avril 1918.

4. Simplification et accélération des mesures prises par le gouvernement néerlandais contre l'exportation frauduleuse par les bateaux du Rhin, mesures qui, d'après le gouvernement allemand, entravaient sérieusement la liberté de la navigation sur le Rhin, garantie par la convention de navigation.

Le gouvernement néerlandais, convaincu, lui aussi, de la nécessité de cette mesure s'est efforcé de faire disparaître ces entraves, en instituant le timbrage, à l'embarquement en Allemagne sous le contrôle d'un fonctionnaire hollandais, le contrôle à bord et la déclaration à la sortie; tout cela sans faire le moindre abandon de son droit de contrôle stipulé dans le contrat. A ce sujet il échange encore des correspondances avec Berlin.

Finally the German government, on our instances to remove its objections concerning the prescriptions given by the Dutch government to its consular agents in Belgium, in virtue of which the declaration that goods were intended for export to transport from this country, are not provisions of booty of war or of requisitioned goods, cannot be delivered for such goods which are submitted to a regime equivalent to a requisition.

The German government has recognized that these prescriptions do not give rise to objections.

During the negotiations, one had, in Holland, the impression that the war was imminent. The military congresses were suspended, put in order of combat.



Le général von Eimen

On annonça de la frontière belge :

« Tout le nord de la Flandre qui était presque vide de troupes allemandes, la semaine dernière, en est maintenant rempli. Samedi beaucoup de détachements sont partis de Gand vers la région entre Gand et Selzaete, entre autres à Bouchaute, Ertvelde, le long du canal de Terneuzen etc.

A Port-Arthur une cinquantaine de remorqueurs réquisitionnés et d'autres bateaux reçurent un équipage de marins. Les soldats à la frontière portent pour le plupart le casque du front. Les habitants de la frontière mettent cette concentration de troupes en rapport avec les relations tendues, que nous connaissons, entre l'Allemagne et la Hollande.

L'inquiétude était grande parmi les Allemands près de la frontière de la Zélande et de la Flandre. Les soldats savaient que des difficultés avaient surgi entre l'Allemagne et la Hollande, et durant des heures entières ils se postèrent dans leurs postes d'observation élevés ou dans un arbre. L'agitation était peu commune en territoire hollandais, près de Braakman. D'aucuns, prétendant déjà que devant la baie — c'est ainsi qu'ils appelaient la mer — il arrivait déjà des Anglais.

Et qu'est-ce qui suscite cet intérêt? Une simple besogne du temps de paix. Les gens du polder sont entraînés à indiquer les bancs de sable devant Braakman.

Il arriva même un auto de la quatrième armée jusqu'à la frontière, dont descendirent quatre officiers. Regardant vers la Hollande ils consultèrent longuement leurs cartes et montèrent aussi un poste d'observation.

Le bruit courut même en Belgique, que la Hollande était en guerre, et cette nouvelle causa évidemment de l'inquiétude, parce que les vivres devaient être importés par la Hollande... Et la misère s'accrut toujours. La Hollande était le seul port d'entrée pour les vivres et on allait aussi fermer celui-là...

La nouvelle de la guerre excita aussi la nervosité des déserteurs allemands qui étaient internés en Hollande. Les journaux annonçaient en ces temps :

« Hier, vers deux heures, arrivèrent dans le camp d'internement de Wapenveld les premiers bruits concernant les difficultés qui avaient surgi entre l'Allemagne et la Hollande.

Bientôt se répandit comme une trainée de poudre, le bruit que l'Allemagne avait envoyé un ultimatum à la Hollande.

Cette nouvelle produisit la panique dans le camp et bientôt plus de la moitié des internés avait quitté le camp pour se rendre en Allemagne. Les autorités du camp furent impuissantes pour arrêter le flot des fuyards. Dans le courant de l'après-midi des agents des passages furent mis au courant des évènements et reçurent l'ordre de laisser passer l'Ysel par les internés. Mais un grand nombre avait déjà atteint l'autre rive. On envoya immédiatement des télégrammes dans la direction de la frontière et les localités voisines et la maréchaussée fut envoyée pour reprendre les fuyards. Vers le soir des centaines, groupes de vingt et de cinquante, conduits par la maréchaussée, regagnèrent le camp.

Il y avait déjà des fuyards qui avaient dépassé Almeo et Hengelo.»

La presse néerlandaise, quoique divisée à ce sujet, ne cacha pas le sérieux de la situation.

Certains journaux étaient visiblement influencés par les victoires allemandes. D'autres, au contraire, prirent un ton très fier. Ainsi «De Telegraaf» écrivit un article : «S'il le fallait» :

«Dans ces jours de tension les pensées retournent involontairement vers cet autre temps d'attente fiévreuse, vers l'été de 1914.

Au soir du 2 août le journal «Le Soir» de Bruxelles — à l'approche des armées allemandes la ville avait beaucoup de sombres pressentiments — publia un message rassurant du consul allemand. Les gens arrachèrent les journaux des mains des vendeurs et un soupir de soulagement fut poussé à la lecture de ce qu'avait à dire monsieur von Below Saleske. Sa communication se termina par ces mots : «Les troupes allemandes ne passeront pas par le territoire de la Belgique. Nous sommes à la veille d'évènements importants. Nous n'avons jamais songé à violer la neutralité de la Belgique. Le toit de votre voûte sin brûlera peut-être, mais votre maison restera sauve».

Le même soir, deux heures plus tard, à 7 heures, ce même consul remit l'ultimatum de son gouvernement, dans lequel celui-ci accusa la France de vouloir faire passer ses armées par la Belgique et qui exige le passage libre pour les troupes allemandes, afin d'éviter cette attaque.

Nous savons maintenant que cette accusation contre la France était un mensonge.

Le roi Albert et ses ministres restèrent en conférence pendant toute la soirée et pendant toute la nuit et le lendemain matin, à 7 heures, la grande «petite Belgique» remit sa fière réponse au «Goliath immoral».

Le journal néerlandais résume cette réponse et rappelle la fière allocution du Roi Albert à la séance de la Chambre du 4 août.

Puis l'article dit :

«La Belgique entra dans son Gethsemané.

La Belgique n'était nullement préparée : et quelle fut sa résistance !

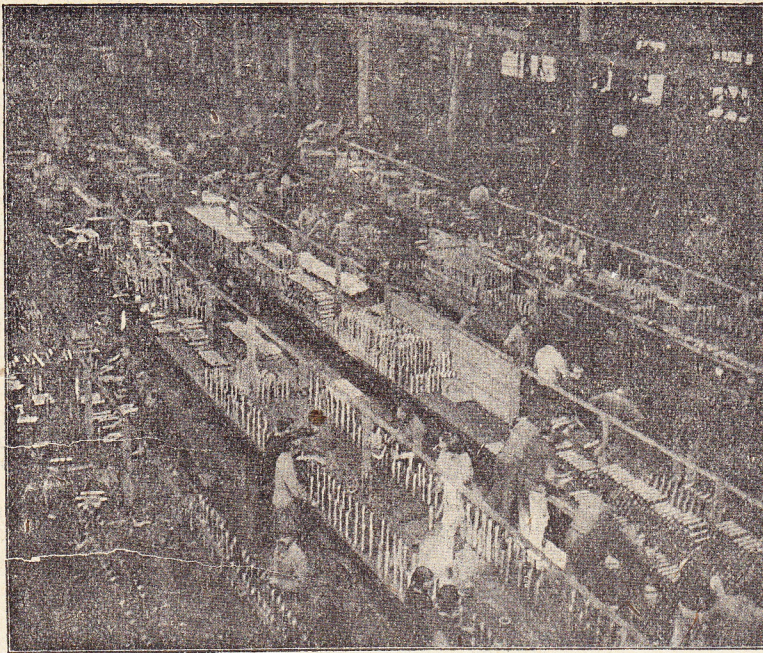
Si pendant ces jours notre gouvernement avait fait un appel au peuple pour secourir la Belgique, ce peuple n'aurait pas hésité un instant.

Presque quatre années sont passées. Quatre années pendant lesquelles notre force de résistance s'est considérablement accrue. Hésiterions-nous alors, si nous étions placés sur le même calvaire que la Belgique? Non, notre gouvernement aussi peut être convaincu que la nation se groupera autour de lui à l'heure du péril.

En Belgique il y avait des éléments allemands et pro-allemands qui exercèrent une pression formidable sur le gouvernement pour l'inciter à céder. Cela ne leur a pas servi.

Cela ne leur réussirait pas plus en Hollande s'ils voulaient l'essayer.

Chacun souhaitera ardemment que ce calice



Usine de fabrication de projectiles à Saint Charmond.

s'éloigne de nous. Et ne semble-t-il presque pas imaginable que, contre nous serait recommencé le crime qui a marqué le signe de Cain au front de l'envahisseur. En ces temps il invoqua un prétexte: les plans d'agression de la France. Maintenant pas la moindre ombre d'un prétexte ne serait trouvable.

Mais s'il le faut la devise sera : « Ils ne passeront pas ! »

Ni eux-mêmes, ni leurs approvisionnements de guerre.

Nous voulons la paix. Mais nous craignons la malhonnêteté plus que la guerre.

Pas un gouvernement n'osera affronter, devant la postérité, l'accusation d'avoir laissé attaquer l'honneur de la nation.

Il comprendra que les petites nations, qui sont actuellement dans l'esclavage, portent leurs regards sur nous et demandant : « Que fera la Hollande, si le péril la menace. »

Elles peuvent être tranquilles : la Hollande saura être maîtresse de soi ? »

Et le « Nieuwe Amsterdammer » nous montra nettement la cause de l'attitude de l'Allemagne, en écrivant ce qui suit : « Il est clair maintenant qu'en Allemagne un certain groupe essayera de mener une politique plus rude à l'égard de la Hollande, que celle adoptée jusqu'ici. C'est évidemment le parti ultra-militaire qui, ainsi que le démontrent clairement les événements actuels, peut, à chaque succès, reprendre complètement le pouvoir en mains. Ce sont les Tirpitz de la guerre sous-marine, les Ludendorff des annexions dans l'est qui donnent de nouveau leurs ordres à une nation obéissante comme un esclave, dans le vrai sens du mot.

D'autres peuvent connaître la douceur, la souplesse, la considération comme moyen d'introduction de leur influence, ces choses leur sont inconnues, et ils ne le font pas maintenant. Annexer d'abord, les diplomates n'ont qu'à agir après !

Encore éblouis par leurs succès en Orient il doit leur sembler tout simple d'effrayer un peu plus la population néerlandaise et ils se voient déjà solidement établis dans nos ports de la mer du Nord. Nous croyons que ces Tirpitz et ces Ludendorff connaissent très bien nos forts et même bon nombre

de nos officiers, mais aussi qu'ils se trompent au sujet de la neutralité de notre nation.

Un général victorieux a déjà vu pâlir ses succès à vouloir un petit peu de trop.

Et nous ne sommes bien qu'un petit peu pour une grande bouche, mais nous sommes peut-être aussi ce petit peu ! »

L'excitation se calma donc et l'Allemagne comprit que tout le monde n'était pas enore prêt à se courber sous ses ordres, quoique le Kimmel fut perdu.

Les Raids de ZEEBRUGES et d'OSTENDE

Le 23 avril la flotte anglaise exécuta une manœuvre audacieuse sur les côtes flamandes, une opération qui suscita l'admiration du monde entier et qui porta un rude coup à la campagne sous-marine allemande. Nous voulons parler les raids de Zeebruges et d'Ostende et le blocus de ces ports.

Nous avons déjà suffisamment expliqué le grand rôle de Zeebruges, le port qui était si désastreux pour notre pays.

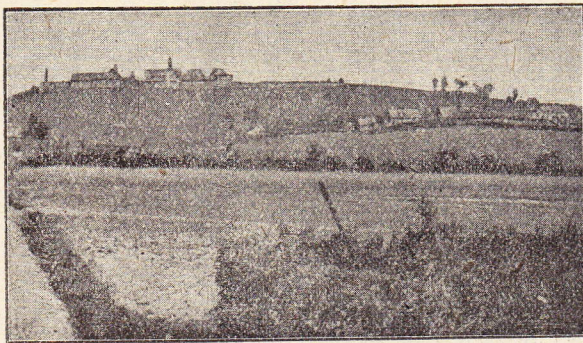
Un correspondant écrivit avec raison :

« Ces derniers temps Zeebruges n'a guère été laissé en paix.

L'attaque des Anglais a la plus grande signification si elle est l'introduction d'une action violente contre ce nid de pirates. Que de malheurs sont causés déjà par Zeebruges ! Le jour où, en 1914, on dut abandonner, ce port aux Allemands est certes, un jour néfaste.

Le roi Albert et son état-major avaient compris tout le danger de cette reddition quand ils dressèrent des plans pour garder Zeebruges. Il est peut-être peu connu, c'est pourquoi on peut le répéter ici, que, après la chute d'Anvers, les Belges ont voulu se retrancher d'abord derrière la Lys et le canal de Schipdonck, afin de défendre la West-Flandre et la côte contre une invasion ennemie; mais les alliés se trouvaient encore trop loin en France, dans leur course vers la mer contre les Allemands, pour pouvoir se joindre aux Belges sur les positions indiquées. C'est ainsi que le Roi Albert dut céder et partir plus loin vers l'ouest dans la plaine, derrière l'Yser devenu si illustre depuis.

Zeebruges tomba donc. Je me rappelle encore



Vue générale du Katsberg.

parfaitement du jour ensoleillé d'automne, où je vis passer les premiers détachements de marins allemands, sur la route de Westkappelle-Bruges, se rendant à Zeebruges. C'étaient de jeunes soldats conduits par de jeunes officiers. Ils traversèrent Lisseweghe le long du canal et occupèrent Zeebruges, les écluses et le village de Heyst-Knocke, dans les dunes près de Zwin.

En ce temps l'occupation n'était pas solidement faite. Car les Allemands espéraient s'emparer de Dunkerque et de Calais et des régiments entiers se firent massacrer à Nieuport et à Dixmude pour obtenir ce résultat.

Les Allemands subirent un échec à l'Yser. Ils durent se contenter de la possession des ports, Ostende et Zeebruges, qui, dès le 1er novembre devinrent les points le plus sévèrement isolés de toute la Belgique.

L'occupant y a travaillé et fait travailler les civils pendant quatre années.

Une escadre de quelques navires d'abord puis une très importante y eut sa base et ce port fut cause de beaucoup de malheurs et de beaucoup d'injustices. Songeons aux raids sur Dunkerque et sur les côtes anglaise, dont nous ne voulons pas exagérer l'importance, mais qui causèrent cependant des dégâts; rappelons-nous Fryatt, la capture de navires, même ceux des pays neutres, la capture de Belges, d'Anglais, de Français, de Russes, sur les bateaux-postes de Flessingue, mais surtout rappelons-nous l'existence de la base de sous-marins, si près des points d'appui de la côte française et si près de la voie maritime de la France et des Pays-Bas et nous pourrions répéter: si l'audacieuse entreprise de la flotte britannique est le début d'une action sérieuse, elle a une grande portée. Nous avons souvent entendu des bombes éclater sur Zeebruges, nous avons vu des bombardements par les navires de guerre: nous pouvons dire que les alliés ne laissèrent point le port tranquille. Les Allemands en furent même contrariés au point qu'ils transportèrent leur base maritime plus vers l'intérieur sur le canal de Dudzele et entre ce village et Bruges.

On y voit de longues files de baraquements et de chantiers et on répare les bateaux non seulement dans les chantiers de Bruges mais aussi à Gand.

Depuis bien longtemps déjà le port de Bruges ressemble à une ruche: les hangars sont transformés en ateliers, forges, fonderies, menuiseries, etc. dans lesquels des centaines de civils doivent travailler.

Plus de 50 canons anti-avions défendent Bruges contre les raids d'avions: depuis le Zwin jusque Westende les dunes sont sillonnées de tranchées et munies de redoutes, d'abris et de batteries mais les Anglais ont montré ce qu'ils peuvent et ce qu'ils osent. Ils ont montré un exploit de la flotte si tranquille, mais si puissante après tous les commentaires exagérés à propos des raids allemands qui ne furent que jeux à côté de cet exploit. Sous ce rapport le raid de Zeebruges a aussi une signification morale.»

Qui a fourni les plans du blocus de Zeebruges? Il y a de sérieux motifs de croire qu'ils furent dressés par un Belge et dans un ouvrage comme celui-ci, dans lequel nous considérons la guerre surtout au point de vue belge, nous ne pouvons pas omettre de dire quelques mots à ce sujet.

Le plan du blocus de Zeebruges fut conçu par Edouard Lille, dans une mansarde de l'asile des marins de Cardff.

Dans le quartier maritime d'Anvers Lille n'est pas un inconnu. Comment connaissait-il Zeebruges, les particularités de la côte, le fleuve, etc.? Pendant onze ans il a erré dans les environs, comme «runner», c'est-à-dire comme représentant d'une maison de commerce qui allait à la rencontre des bateaux pour faire des fournitures et dresser des contrats. Et ce ne fut pas encore le temps des canots automobiles etc.; Lille et ses camarades balancèrent dans un canot à rames, passèrent la nuit une fois près de Oost-Hinder ou du Wandelaar ou bien à bord de ces bateaux phares, d'autrefois ils attachèrent leur canot à quelque bouée. Une fois même ils passèrent des heures critiques sur leur canot renversé, luttant contre la houle, jusqu'à ce que celle-ci jeta les naufragés sur l'estran de Kadzand. La côte de Zeebruges n'avait donc pas le moindre secret pour Lille.

La guerre éclata. Edouard Lille se trouvait à ce moment à Seattle (Washington).

Le crime du «Lusitania» le torpillage du navire avec plus de mille passagers inoffensifs le remplit d'horreur.

Quoique étant déjà âgé Lille résolut de se mettre au service de la patrie. Il s'engagea sur un voilier pour pouvoir faire la traversée et après un voyage de 17,000 miles il arriva, le 13 octobre, à Southampton, en Angleterre. Deux jours après il était engagé comme marin au service du ravitaillement. Il fit ainsi régulièrement le voyage entre l'Angleterre et la France. Et les actes de piraterie des Allemands avec leurs sous-marins le rendirent furieux.

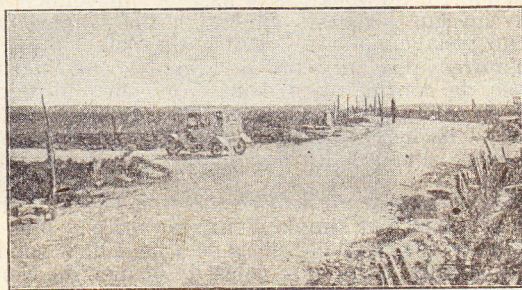
En 1898, il se trouvait à bord du «Cayo Romano», à la Havane, comme commissaire aux vivres. Ce fut pendant la guerre hispano-américaine lorsque le port de Santiago de Cuba fut bloqué.

L'intrépide marin songea à l'événement et se demanda si on ne pouvait pas en faire autant à Zeebruges. A 20 miles de distance ils pouvaient, chambre, à Cardiff et pendant la nuit il fit l'esquisse de son plan. Puis il se rendit chez le commodore Mayne à Cardiff et lui soumit son projet.

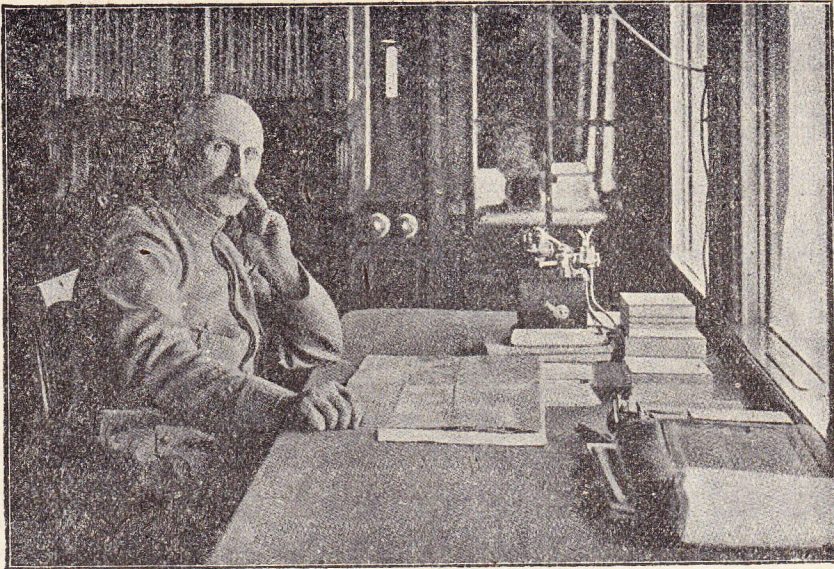
Il y fit encore une fois une esquisse et démontra que les bateaux devaient partir, sous bonne escorte, une heure avant la marée haute, pour les côtes de Zeebruges. A 20 miles de distance ils pouvaient, sans être aperçus attendre le moment d'agir.

À marée haute il y a 2 pieds plus d'eau dans le chenal. Il montra que l'on pouvait alors amener jusque près des portes de l'écluse, des bateaux chargés de ciment et les y couler. Il proposa en même temps l'idée de faire sauter le viaduc à l'aide d'un sous-marin.

Disons ici déjà que ce fut ce plan qui fut exécuté pendant la fameuse nuit de l'attaque.



Chemin de Gaspard vers Houtem.



Le Général Pétain à sa table de travail.

Le commandant de Cardiff écouta attentivement, haussa les épaules et dit : « Vous ferez tout ensabler. »

« Mais c'est cela précisément que nous devons obtenir », répondit Lille.

Mais il ne trouva point d'appui. Il écrivit au journal « John Bull ».

La lettre datée de Cardiff, le 19-10-17 se trouve devant nos yeux; nous lisons :

« Je crois connaître le moyen qui mettra fin, dans trois mois, à la guerre sous-marine. Voulez-vous être assez aimable pour me mettre en rapport avec des autorités compétentes. Je suis un étranger ici, Edouard Lillé. »

La rédaction le pria de s'adresser à l'amirauté et le marin écrivit à celle-ci dans le même sens. La réponse arriva dès le 31 octobre. L'amirauté demanda des précisions. Nous avons vu la lettre.

Lille envoya ses plans... Le 6 novembre l'amirauté répondit entre autres : « Après plus ample examen, vos plans ne semblent pas donner plus de détails que ceux que possède déjà la direction; celle-ci vous remercie cependant d'avoir porté cette question à sa connaissance. »

Le capitaine Carpenter, le commandant du « Vindictive », raconta dans une conversation, quelques jours après le raid : « En novembre 1917, nous avons commencé à étudier les plans d'un blocus de Zeebruges. »

Ce fut donc juste au moment où Lille avait envoyé ses plans. Ceci n'est-il pas une vraie coïncidence ? La guerre sous-marine se pratiquait déjà cependant avant novembre 1917, d'une façon assez intense pour qu'on en fut sérieusement inquiet.

On ne reconnaît pas encore le droit d'auteur de Lille sur ces plans. Lille est un marin d'une grande droiture. Il n'était pas orgueilleux et n'avait qu'un but : servir son pays. Mais il n'est que juste de le reconnaître comme auteur de ces plans.

* * *

Et nous voici au raid. L'amiral Keyes fut chargé de l'affaire. Le capitaine Carpenter fut son bras droit. Ils étudièrent le plan pendant six mois. Dans la chambre supérieure de son bureau à Douvres, le capitaine Carpenter avait construit une copie du mur de Zeebruges, longue de 4 pieds et large de 3 pieds. On voyait l'extrémité, qu'il appelait le pier du phare, puis le mur central, défendu par de l'artillerie, plus loin le viaduc qui relie le mur à la

côte, et qui est construit de façon à pouvoir laisser passer l'eau afin d'éviter l'ensablement.

On possédait aussi un plan de l'entrée du port, de l'écluse et du canal.

Les aviateurs avaient pris beaucoup de photographies. On rassembla tous les renseignements possibles au sujet de la défense de Zeebruges.

On commença l'étude au mois de novembre 1917.

Le capitaine Halakan collabora activement avec le capitaine Carpenter dans la petite chambre et... périt pendant l'expédition.

On devait bloquer la sortie du port, devant l'écluse, à l'aide de deux bateaux qui devaient donc pénétrer assez loin dans le chenal. Pour ne pas attirer spécialement l'attention des Allemands sur ce but, on devait exécuter une attaque contre le mur et même tenter un débarquement pendant qu'un sous-marin irait faire sauter le viaduc.

L'expédition se composait donc de trois parties.

C'était se jeter dans la gueule de la mort et il s'agissait donc que l'on put compter sur un équipage audacieux. De plus on ne voulait forcer personne à risquer sa vie. C'est pourquoi on fit appel à des volontaires, on apprit à connaître les meilleurs, par des exercices, et on choisit ceux-ci.

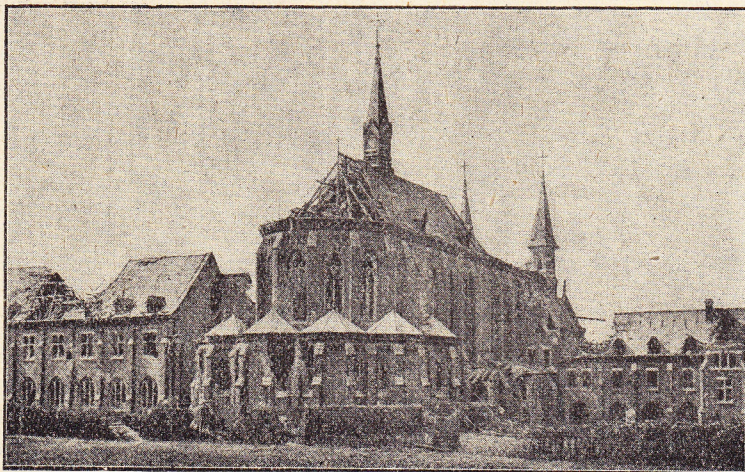
Les hommes croyaient d'abord que l'on exigerait d'eux l'exécution d'un plan audacieux quelque part en France. Mais on cacha si longtemps que possible le vérifiable but, car si on apprenait la moindre chose à ce sujet et si l'ennemi parvenait à être averti de l'affaire, il ne serait même plus la peine de songer à une expédition de ce genre.

Lorsque finalement les hommes apprirent qu'il s'agissait d'une attaque sur Ostende et sur Zeebruges, ils étaient tous étonnés, mais pas un seul ne recula.

On partit deux fois, mais le temps changea et l'on du revenir, car l'amiral ne voulait affronter aucune chance d'insuccès.

Le plan fut exécuté le soir du 22 avril.

« Le Vindictive » devait transporter les troupes à Zeebruges. L'« Iris » et le « Daffodil » deux grands bateaux avaient pris des hommes à bord. Ceux-ci devaient débarquer sur le mur et détourner l'attention des Allemands, car pendant ce temps on devait couler « l'Intrépide » et « l'Iphigénie », tous deux remplis de ciment, devant le canal; l'un à l'ouest et l'autre à l'ouest; de cette façon les écluses seraient barrées et les sous-marins et torpilleurs allemands ne pourraient plus entrer ni sortir.



L'abbaye du Katsberg

Un vieux sous-marin, rempli d'explosifs devait faire une brèche dans le pier et rompre ainsi la communication avec la côte.

Mais il y eut aussi des bateaux d'accompagnement, pour produire des rideaux de fumée, des bateaux patrouilleurs, des monitors avec de l'artillerie lourde, toute une escadre donc. On partit en plein jour.

L'amiral donna au «Vindictive», le signal «St-George pour l'Angleterre» et Carpenter répondit: «Puissions-nous faire une large entaille dans la queue du dragon».

Avant le commencement des opérations chaque homme fut parfaitement mis au courant des dangers qu'on allait courir, mais personne ne se refira. Un certain nombre d'hommes d'un bateau reçut l'ordre de rester sur la côte, mais ils se révoltèrent presque contre le capitaine et refusèrent de quitter le navire.

C'était une course de plus de cent miles; il fallait donc que le temps soit beau. A cause de la présence d'un grand nombre de canons allemands sur la côte belge, les opérations devaient être exécutées pendant la nuit: il y avait de plus, beaucoup de chances que dans les environs de Zeebruges et Ostende il se trouvait bon nombre de mines.

L'équipage était très calme. L'obscurité se fit bientôt profonde. Et les bateaux fumigènes lancèrent encore des nuages de fumée. Pas une seule lumière ne brillait évidemment. Les Anglais arrivèrent près de Zeebruges avant que les Allemands s'en aperçurent. Puis commença la terrible affaire. Les batteries entrèrent en action. Entre temps les monitors anglais exécutèrent aussi un bombardement terrible et de feu de l'artillerie lourde fut le plus encourageant auquel j'ai jamais assisté, déclara Carpenter.

Derrière le rideau de fumée on pouvait voir apparaître la digue du port et le phare, à cent mètres de distance. Le «Vindictive» se tourna et entra dans le chenal. Le «Daffodil» suivit, appuya sa proue contre le «Vindictive» et le poussa de côté contre le pier. Puis arriva «l'Iris».

Les Anglais avaient apporté des pontons qu'ils laissèrent tomber sur le mur pour permettre aux hommes de débarquer, mais du côté de la digue il y avait un fort courant, le «Vindictive» fut très ballotté et les positions suivirent ce mouvement.

Entretiens il plut des obus et des balles. Le capitaine Halahan, qui avait préparé pendant des mois l'expédition, dans la chambre à Douvres, fut tué un des premiers: le capitaine Elliot tomba à ses côtés, tous les deux auraient dû diriger le débarquement.

Alors les lieutenants Bradford et Hawkins sau-

tèrent sur le mur pour attacher les pontons. Ils furent tués. Le «Daffodil» poussa le «Vindictive» encore plus fort contre le mur: le capitaine Carpenter donna ses ordres avec beaucoup de calme. Une balle traversa son képi, une autre sa longue-vue, une troisième et une quatrième son veston: il ne s'en aperçut même pas, toute la côté était en flamme.

Les obus hurlaient, les balles sifflaient. Le vent changea soudain de direction et le port devint nettement visible. Cela permit aux Allemands de bien viser. Mais les Anglais arrivèrent quand même à terre et engagèrent une lutte horrible avec les Allemands.

Le théâtre du combat était restreint et l'on se battait corps à corps.

Dans le nid de corbeaux du «Vindictive» une espèce de cuve au-dessus du pont du gouvernail se trouvaient des Anglais qui tiraient avec des mitrailleuses Lewis sur les Allemands qui voulaient fuir vers leurs propres navires. Soudain un obus tomba au milieu de ces Anglais. Ils furent tous tués, à l'exception du sergent Finch qui fut blessé et qui dut plus tard faire de grands efforts pour pouvoir sortir d'en-dessous des morts.

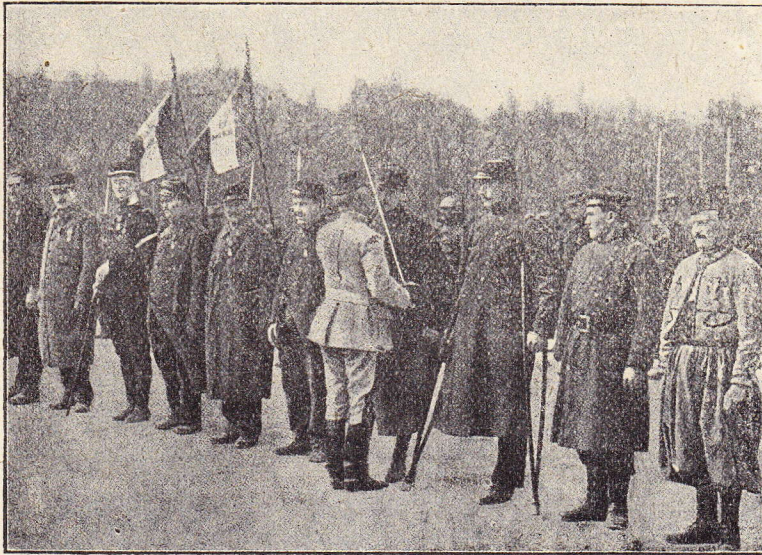
Soudain on entendit une terrible explosion et là-bas une flamme immense s'éleva: dans sa lueur on vit voler du fer, des pierres et des morceaux de corps humains.

La seconde partie de l'attaque avait été exécutée: le viaduc était détruit. Le vieux sous-marin, désigné à cet effet se trouvait sous les ordres du lieutenant-commandant Sandford et se dirigea droit sur son but. Tout à coup il fut pris dans un feu de phare... Tous les hommes se trouvaient sur le pont. Les Allemands tirèrent comme des forcenés. Ce fut une minute très dangereuse, car le sous-marin était rempli d'explosifs et de pétrole... Si jamais il était touché!

Sandford continua tranquillement son chemin, comme s'il entrerait dans un port anglais: les Allemands furent tellement surpris qu'ils cessèrent leur feu. Visiblement ils crurent que ces Anglais étaient devenus fous... Sandford avait déjà reçu une balle dans la main et une dans la hanche, mais il continua à donner tranquillement ses ordres. Le sous-marin pénétra dans le viaduc jusqu'à la tour...

«Mettez le canot à l'eau», commanda l'officier.

Le viaduc était rempli d'Allemands. Le canot automobile fut mis à l'eau et les hommes montèrent dedans. Sandford poussa sur un bouton et l'explosion se produisit... Ce fut comme si un orage éclatait... Le viaduc sauta avec tous ceux qui se trouvaient dessus. Un hurlement retentit dans l'explosion.



Le général Gopin, commandant du camp retranche de Paris décore des blessés français.

Le canot automobile partit, mais l'hélice se rompit : les Anglais n'avaient que deux rames à bord, mais ils ramèrent ferme pour échapper aux griffes de la mort.

Entretemps, la troisième partie du formidable programme fut également exécuté ; le blocus du port.

Le « Thétis » entra le premier dans le port sous une avalanche d'obus tirés par les batteries de la côte.

La plupart des membres de l'équipage avaient déjà pris place dans un canot automobile et à bord se trouvaient seulement ceux qui devaient guider le bateau et le faire couler, ainsi que les servants des pièces.

Le « Thétis » montra le chemin à « l'Intrepid » et à l'« Iphigénia » qui suivaient. Il brisa la barrière des chaloupes armées qui défendaient le chenal, mais une des hélices s'accrocha aux filets posés devant l'entrée du port. Les batteries de la côte bombardèrent le navire qui vira sur un banc de sable, glissa de nouveau dans le chenal, à quelques centaines de mètres de l'écluse et coula.

Le « Thétis » donna encore de précieux renseignements aux autres navires, puis le capitaine Sneyd accéléra le mouvement de descente.

Un canot automobile, commandé par le lieutenant Littleton, embarqua l'équipage. Cinq matelots avaient été tués et cinq autres blessés.

Puis suivit l'« Intrépid » entouré de fumée, et tirant à toutes bordées. Tout l'équipage était encore à bord. Le lieutenant Stuart Bonham-Cawer dirigea le navire dans la boue de la rive ouest du chenal, fit partir l'équipage, poussa sur des boutons dans la chambre de commandement, entendit quatre coups sourds et le bateau coula.

Le machiniste revint de la chambre des machines et dit « que tout allait bien ». Les deux hommes se laissèrent glisser à l'eau ; leur tâche était accomplie. Le commandant dut se sauver au moyen d'une grande ceinture de sauvetage, il entendit siffler à ses oreilles les balles des mitrailleuses, il parvint à saisir une corde d'un canot automobile, fut traîné pendant un certain temps et fut finalement repêché.

Les obus firent jaillir l'eau comme des geisiers.

L'« Iphigénia » se trouvait sous les ordres du lieutenant Ballyard-Lake et suivit l'« Intrepid ». La fumée de ce navire gêna celui-ci dans ses manœuvres, de sorte que Ballyard-Lake marchait aveuglément et qu'il heurta une chaloupe alle-

mande et qu'il poussa celle-ci devant lui dans le chenal. Mais un obus enleva la sirène et la vapeur en s'échappant dissipa la fumée. Alors le commandant vit mieux son chemin et, sous un bombardement effrayant, il fit entrer son navire par le côté est dans le chenal. L'équipage se sauva dans le même canot que celui de l'« Intrépid » sous les ordres du lieutenant Deane. Ce canot parvint à sortir du port et atteignit le « Warwick » qui portait le grand pavillon en soie de l'amiral, un cadeau des officiers.

Les hommes saluèrent le pavillon et montèrent à bord. Le « Warwick » et les contre-torpilleurs « North Star » et « Phœbe » avaient comme mission de tenir les navires allemands à l'écart. Le « North Star » s'égara, fut pris soudain dans le feu des projecteurs et coula bientôt, touché par des obus ; le « Phœbe » sauva presque tout l'équipage.

Le « Vindictive » portait d'innombrables traces d'obus, mais sa tâche était accomplie. Pour reprendre les hommes à bord, il devait donner un signal avec la sirène, mais celle-ci avait été arrachée. Alors le « Daffodil » siffla. Les Anglais l'entendirent, mais voulurent enlever leurs morts et leurs blessés et ainsi ils descendirent du mur, toujours sous un bombardement intense.

Le « Vindictive » partit. Parviendrait-il à s'échapper ? Les batteries allemandes crachèrent des obus, mais la fumée entourait le navire qui s'échappa. L'« Iris » suivit : un obus le toucha encore et fit bon nombre de morts et de blessés.

La formation des nuages de fumée fut exécutée d'après les plans du commandant Brock.

Le « Vindictive » portait d'innombrables blessures causées par les obus et les balles : mais le spectacle des morts et des blessés était bien plus poignant. Lorsque le capitaine Carpenter fit sa ronde, les blessés se dressèrent encore, même les mourants, et le saluèrent avec enthousiasme.

Le lieutenant Walker eut un bras enlevé par un obus : cela arriva déjà au début du débarquement et les hommes se lancèrent à l'assaut par-dessus lui. Le commandant le vit étendu et le mit de côté : l'officier si affreusement mutilé cria encore à ses matelots : « Good luck, good luck ! »

Tous les servants d'un obusier furent tués, un deuxième groupe qui les remplaça fut exterminé : un troisième groupe les remplaça cependant à la pièce.

Dans une cabine se trouvait un « terrien » un artificier employé du capitaine Brock, et qui n'avait



Destruction d'un pont sur la Marne par les Allemands

jamais été en mer; maintenant il donnait tranquillement des signaux avec des fusées pour montrer les navires, et le phare, donc le chemin. Sur «Iris» un obus tombe au milieu de 56 matelots, qui attendaient sur le pont supérieur leur tour de débarquement; 49 furent tués et les autres blessés.

Un autre obus entra dans la cabine de garde qui servait de lazaret et y tua 4 officiers et 26 hommes. Sur «Iris» on compta 79 morts et 105 blessés. Beaucoup de navires retournèrent en Angleterre avec des braves morts pour la patrie.

Un correspondant de journaux annonça de Kadzand, à la côte zélandaise :

« Enfin le brouillard s'est dissipé qui nous cachait la côte belge. Je me trouve sur une dune élevée près de Kadzand. A l'horizon, à peine visibles sur l'air laiteux les trois tours de Bruges se dessinent dans le lointain: St-Salvator, la tour Notre-Dame et le Beffroi.

Du côté de la mer je distingue nettement le Grand Hôtel de Knocke, le château d'eau de Duinbergen devant les toits rouges des villages de l'arrière plan, l'église d'Heyst, le grand Dôme de Lisseweghe et enfin, au-dessus des flots le mur du port de Zeebruges; au-dessus des flots gris et les champs verdoyants, un clair soleil de printemps.

On n'entend pas un bruit maintenant à Zeebruges. C'est le calme après l'orage. Le mur gigantesque, long de 1800 mètres est coupé de la côte.

Le communiqué officiel anglais dit à ce sujet :
 « Deux vieux sous-marins réformés chargés d'explosifs, devaient se lancer contre les pilotés afin de couper le môle de la côte. »

Nous pouvons compléter ce communiqué. Un des sous-marins a fait explosion contre le mur dans lequel il a fait une brèche de plus de vingt-cinq mètres de largeur. De l'est à l'ouest on peut facilement voir à travers l'ouverture du mur à grande distance et cette ouverture sépare le pier en deux parties. La brèche se trouve près de la côte, ce qui prouve que le sous-marin est entré bien loin dans le port, malgré les ouvrages d'obstruction, tels que de vieilles barques et les filets qui ont probablement été coulés d'abord par l'artillerie.

Pareil résultat n'a jamais été obtenu par un bombardement. Le communiqué nous dit qu'on a coulé de vieux croiseurs pour obstruer l'entrée du port. Mais celle-ci n'est pas complètement fermée quoique l'obstacle rendra l'accès, déjà difficile du port, encore moins facile: hier soir quatre torpilleurs allemands sont sortis de Zeebruges et sont partis pour leur croisière ordinaire dans la mer du Nord, aux environs du West.

Sur la plage se trouve l'épave d'un torpilleur à deux cheminées coulé; sans doute celui que le communiqué indique comme perdu.

On a apporté beaucoup de blessés allemands à Bruges, tant par terre que par eau et les pertes parmi les troupes qui furent surprises doivent être considérables. Dans la nuit de lundi les hurlements des sirènes et les sonneries d'alarme mirent toute la garnison sur pied, cependant que la population effrayée s'enfuit vers le pont de Ramscapelle et vers Lisseweghe.

Nous comprimés que quelque chose d'extraordinaire s'était passé. Nous l'avons encore entendu dire aujourd'hui par les habitants de la frontière



Un épisode de la bataille en Belgique.

qui vécurent une nuit terrible du lundi au mardi. L'action commença à minuit. Un grondement se fit entendre de la mer et à la lueur des fusées on put apercevoir des navires anglais aux environs du Noord, donc pas bien loin. Ce tonnerre dura une heure.

Puis il y eut un moment de calme; peu après il se fit un vacarme infernal, tel qu'on n'en avait jamais entendu de pareil. Il faisait une nuit noire et il bruinait. Au-dessus de la côte jaillissaient des hautes flammes et des jets de lumière, il pleuvait des étincelles, et tout semblait embrasé; pendant que l'on entendait le tonnerre des canons, les détonations, l'explosion des obus et des bombes et même le tac-tac des mitrailleuses. Les canons allemands n'ont jamais autant donné que pendant cette nuit: on les entendait de toutes parts, d'Heyst, de Zeebruges, de Duinbergen, de Dudzeel. Partout où l'on pouvait imaginer des dunes ce ne fut que flammes et jets de lumière. L'atmosphère vibra, les

châssis des fenêtres tremblaient et beaucoup d'habitants de la frontière se sont levés en se demandant ce qui pouvait bien arriver.»

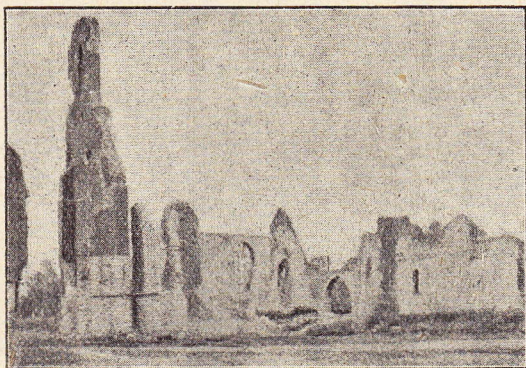
Le même correspondant écrivit à propos des habitants de Zeebruges :

«Ils étaient encore cinq cents qui habitaient autour de la petite église déjà presque démolie quoique toute nouvelle encore, de Zeebruges. Cinq cents en tout, hommes, femmes et enfants. L'instituteur et les sœurs donnent encore classe dans une maison particulière. Tous les dimanches le curé dit encore sa messe.

Il arriva que le service dura trop longtemps au goût des Allemands qui ont aussi une heure pour leur service et que les «hern offizieren» fidèles à leur «ordnung» firent partir les civils.

Ils restèrent donc cinq cents à cet endroit dangereux près du port connu par le monde entier.

Il est suffisamment connu que les hommes et les



L'Église détruite de Fleurbaix.

jeunes gens durent travailler pour l'occupant et que certains d'entre eux s'enfuirent.

Les Allemands ont donné des ordres. Quand sonne l'alarme le garde-champêtre doit conduire les civils à la gare de Dudzele. D'ordinaire les pères et les mères s'enfuient avec leurs enfants vers le pont de Ramscappelle. Car le village et l'église se trouvent à un kilomètre seulement du point dangereux, le port, je songeai aux civils aujourd'hui, pendant que je roulais vers la frontière.

C'était un délicieux midi printanier. Les jolis chataigniers devant la vieille église de Groede se couvraient déjà de verdure. Et autour des maisonnettes en bas ou au sommet de la digue les arbres, les taillis et les haies fleurissaient déjà, avec des teintes rouges, roses et blanches. Des pâquerettes émaillaient l'herbe tendre. Et la vie jubilait dans les larges polders. Les oiseaux gazouillaient, dans les arbres de la place, devant l'église sombre de Kadzand et le coq doré sur la tour qui regardait vers la Belgique, brillait au soleil.

L'hôtesse des « Drie Koningen », le célèbre logement de Kadzand, me parla avec mélancolie des temps jadis, alors que les « étrangers » venaient jusqu'ici d'Ostende, de Blankenberge, de Heyst et de Knocke, et qui venaient y prendre leurs ébats, dégagés qu'ils étaient des exigences de la mode et de l'étiquette.

Le « gravier » blanc tortillait à travers la verdure de la dune derrière laquelle murmurait doucement la mer. Quel calme et quelle tranquillité autour de moi ! A trois heures à peine d'ici le pier de Zeebruges s'élève au-dessus des flots.

Derrière Zeebruges, Heyst et Knocke, les arbres et les arbustes et les haies fleurissaient aussi et les pâquerettes paraient le « Graaf Jandyk » médiéval, contre lequel sont adossées de pittoresques maisonnettes. Et tous les oiseaux gazouillent autour du clocher solide de Lisseweghe et dans la verdure qui couronne déjà la sombre ruine de l'église de Damme.

Mais sur les champs la vie ne jubile pas comme jadis ! Le fouet allemand y retentit.

Est-il étonnant alors que je songeai aux jeunes gens et aux hommes qui devraient reconstruire, tout ce que leurs alliés avaient détruit ?

Aux concitoyens qui peinaient sur les dragues à Bruges ? Aux enfants qui parlent des bombes comme les nôtres parlent de leurs jouets ? Aux mères qui doivent aller faire la fille à la maison du clerc, où siège le comité de ravitaillement ? Au curé qui reste solide malgré tout et qui soutient son petit village de Zeebruges par ses actes et ses conseils mais qui devient gris quand-même ?

Journellement un bateau part de Zeebruges à Bruges par le canal. Les civils ne voyagent que rarement par cette route si ce n'est des mères qui vont conduire un enfant malade à l'hôpital Saint-Jean, à Bruges.

Cet hôpital a déjà vu bien des misères, car l'insuffisance de nutrition cause bien des maladies et des maux chez les enfants des deux sexes. Lorsque quelqu'un meurt à Zeebruges, le mort est enterré à Lisseweghe. A Zeebruges il n'y a qu'un cimetière pour les Allemands, et on y a déjà enterré un très grand nombre.

Lorsqu'un groupe avait réussi à passer de Heyst ou de Zeebruges au-delà des frontières le bonheur régnait le long de la côte. Un rire malin se dessinait alors sur les visages.

Quelle vague d'espoir aura passé maintenant sur Zeebruges ! Les Anglais avaient débarqué quoi qu'ils n'avaient pu se maintenir à terre. Mais ils avaient débarqué quand-même malgré le feu intense des batteries de la côte !

D'ailleurs ce raid était le début d'une nouvelle campagne contre la base de sous-marins.

Jour et nuit les escadrilles se succéderaient au-dessus de Zeebruges et y lanceraient des bombes, non seulement sur le village, mais aussi sur les baraquements le long du canal et sur les chantiers à Bruges.

Ici aussi, le printemps s'annonçait sanglant. Toutes les nuits les habitants de la Flandre-Zélandaise même furent éveillés par les explosions et le vacarme, et il tomba même une fois des bombes au-delà des frontières, au milieu de la ville de Sluis. Trois maisons furent démolies, mais il n'y eut pas d'accidents de personnes à signaler : tant il est vrai que certains habitants échappent parfois miraculeusement à la mort.

Les projectiles tombèrent la nuit, dans la rue de la Chapelle, la principale rue de la ville, sur la maison du boulanger Verstuï, près du Marché au Bétail et dans la rue Neuve.

Une autre fois des bombes, ou des obus anti-avions tombèrent aux environs de Ste-Anne et, de plus loin en Hollande, beaucoup de gens vinrent voir quelque chose de la guerre. Et qu'était cela en somme ?

Les parents et les enfants de Bruges en savent bien plus long au sujet de ces nuits terribles.

Les Anglais avaient donc déclaré la guerre à outrance aux sous-marins.

* * *

Le tour d'Ostende arriva.

En même temps que Zeebruges, Ostende fut attaquée, dans la terrible nuit du 22 au 23 avril, dans le but de bloquer également le port. A cet effet une partie de la flotte britannique, sous les ordres du commodore Hubert Lynes se détacha du reste et se dirigea vers Ostende.

Les vieux croiseurs « Sirius » et « Brilliant » accompagnés également de bateau patrouilleur et de fumigènes, étaient destinés à bloquer le port.

On s'approcha jusque très près du port sans être aperçu, et l'avant-garde éclaira la tête avec des fusées enfin d'indiquer la route au « Sirius », mais le vent changea de direction ; il chassa les nuages de fumée, de sorte que les vaisseaux anglais devinrent complètement visibles aux Allemands.

Ceux-ci tirèrent les fusées de signalisation, et la fumée qui devait protéger les assaillants ne leur fut d'aucun secours. Le « Sirius » et le « Brilliant » ne trouvèrent pas l'entrée du chenal et touchèrent le fond. On dut les couler en dehors du port, à 400 mètres environ à l'est du pier.

Des canots automobiles recueillirent les équipages. Le raid sur Ostende échoua à cause du changement de vent. Ce fut la seule cause.

Pendant et après le raid, il y eut beaucoup de victimes civiles dans Ostende : 29 morts et 27 blessés.

Plus d'une nuit terrible devait encore arriver pour Ostende, entre autres le 10 mai.

Les Anglais essayèrent encore une fois de blo-

quer le port et le commodore Hubert Lynes, qui avait commandé l'expédition du « Sirius » et du « Brilliant », prit encore le commandement. Comme navire à couler avait été désigné le « Vindictive » qui avait été réparé, après le raid de Zeebruges.

L'entreprise serait encore plus difficile, parce que, après la rude leçon, les Allemands étaient sur leur garde. Ils avaient enlevé la bouée de courant qui indiquait l'entrée du port et pratiqué des brèches dans les jetées pour prévenir un débarquement. Il est à comprendre que certains chefs avaient été tancés à propos des événements de Zeebruges. On montait maintenant très sérieusement la garde.

Au soir du 10 mai, neuf navires de guerre allemands étaient en patrouille. Le temps était calme avec une brise légère, un ciel gris, quelques étoiles mais sans clair de lune.

L'escadre anglaise, le « Vindictive » accompagné de torpilleurs, de monitors et de canots à moteur, partit.

Le commodore Lynes se trouvait à bord d'un contre-torpilleur. On entendit un bombardement au-dessus de Dunkerque, une preuve que les aviateurs allemands étaient à l'œuvre.

L'artillerie de terre des Anglais et des aviateurs devaient coopérer l'attaque, mais il n'y eut pas de bombardement préalable afin de pouvoir surprendre les Allemands.

La petite escadre s'approcha d'Ostende sans encombre; les navires auxiliaires se rendirent à leur poste.

On ne distinguait que les ombres de ses propres navires. Presque sans bruit une masse sombre s'avança: c'était le « Vindictive ».

Un torpilleur se glissa à côté du vieux croiseur il devint lui montrer le chemin en jetant une bouée lumineuse pour déterminer l'entrée du port. Tout était encore tranquille, mais tout le monde attendait le signal: les monitors avec leur artillerie lourde, l'artillerie de Coxyde et les avions sous le ciel gris.

Seuls les contre-torpilleurs patrouillaient encore afin de tenir les vaisseaux ennemis en respect et afin de couvrir l'expédition contre une attaque dans le flanc ou dans le dos.

Après quelques instants le signal fut donné. Les canons déchirèrent le silence par un hurlement horrible. Deux canots à moteur se dirigèrent vers l'extrémité des débarcadères, qui portaient des pièces d'artillerie et leur lancèrent des torpilles.

Des flammes jaillirent et les piers furent détruits. Au-dessus de la ville éclata une fusée qui s'éparpilla en un nuage de boues de feu; c'était le signal de la présence des aviateurs; ceux-ci en donnèrent la preuve en lançant des bombes infernales qui éclatèrent avec un vacarme effrayant. A l'ouest aussi l'artillerie se mit à tonner et toute la côte tremblait encore une fois sous la violence de l'action.

Les démons de la guerre étaient de nouveau déchainés. Les batteries « Tirpitz », « Hindenburg », « Deutschland », tous ces monstres crachèrent leur mitraille. De derrière Furnes, de Coxyde, de Middelkerke, de Mariakerke, d'Ostende, de Breedene, de la mer, de tous ces endroits tellement dispersés, la mort et la destruction s'abattirent.

Et tout cet ouragan de feu était produit pour permettre au « Vindictive » de s'approcher du port sous le couvert de la fumée.

Mais soudain un brouillard maritime entoura le croiseur. Les torpilleurs durent allumer leurs feux et faire fonctionner leurs sirènes afin de pouvoir garder le contact sans entrer en collision.

Les aviateurs cessèrent leur attaque.

Le « Vindictive » se trouvait maintenant abandonné dans l'obscurité complète.

Deux bateaux à moteur se trouvaient contre ses flancs, un de chaque côté: ils possédaient des « Dover flares » ou lance-feux, qui pouvaient éclai-

rer une grande surface, mais dont la clarté était absorbée par le brouillard. Le croiseur voulut alors tenter de trouver l'entrée du port par ses propres moyens. Il passa deux fois devant: au troisième essai le brouillard se dissipa et le chenal fut distinctement visible entre les deux jetées. Un canot à moteur y entra vivement, affronta un bombardement intense et jeta une bouée lumineuse entre les jetées.

Le « Vindictive » vit sa route, se dirigea du bon côté et entra dans le port. Mais il fut violemment bombardé par l'artillerie allemande, qui nettoya les ponts et détruisit l'arrière-pont et tua tous les occupants, ainsi que le sous-lieutenant Angus H. MacLachlan qui commandait ce pont. Le capitaine du navire, commandant Godsall, fit enfermer les officiers avec lui dans la tourelle de commandement. Des mitrailleuses firent tomber une pluie de balles sur le navire. Godsall sortit de la tourelle afin de mieux contrôler les mouvements du « Vindictive » et à travers une fente dans la paroi blindée de la tourelle, il donna ses ordres pour le pilote.

Le croiseur donna avec sa proue défoncée contre la jetée est et vira alors, avec son corps de 230 pieds, pour obstruer le chenal. A cet instant un obus tomba sur la tourelle. Toutes sortes de projectiles s'abattirent sur le navire, des plaques de blindage se fendirent, le bois craqua, les flammes jaillirent et coururent partout, la fumée prit à la gorge.

Le lieutenant Crutchley sortit de la tour détruite, appela le commandant, ne reçut pas de réponse, ordonna de faire machine en arrière pour mieux diriger le mouvement de virage.

Le « Vindictive » se trouvait maintenant immobile, faisant avec la jetée un angle de 40 degrés. Le lieutenant Crutchley donna ordre d'abandonner le navire. L'officier mécanicien Bury devait quitter en dernier lieu la chambre des machines et poussa sur les boutons pour déterminer les explosions; le lieutenant Crutchley en fit de même à l'avant et le « Vindictive » trembla dans toute sa longueur: il se mit à couler.

En quittant le vaisseau quelques hommes tombèrent encore. Le lieutenant Crutchley, craignant que le commandant Godsall était mort, parcourut encore tout le navire sous une pluie de projectiles, pour le rechercher, mais ne le retrouva point.

Godsall avait commandé le « Brilliant » lors de l'attaque précédente et il s'était offert comme volontaire, avec tous les officiers de ce vaisseau pour faire partie de la présente expédition dans laquelle il perdit la vie.

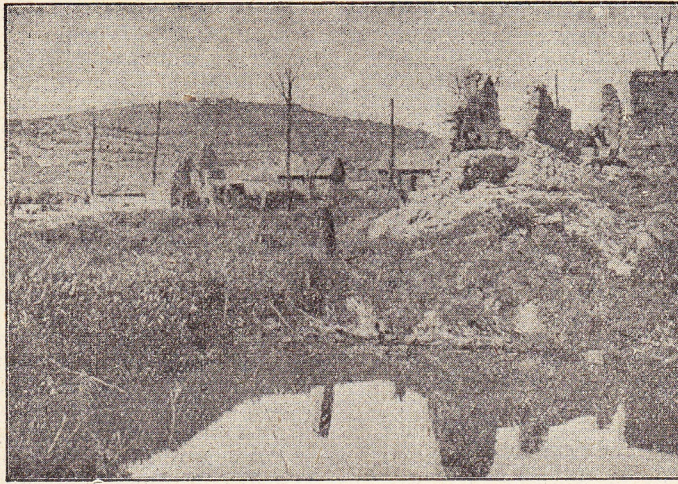
L'officier Reed découvrit le lieutenant Alleyne, blessé et sans connaissance dans la tourelle et le transporta à travers une pluie de balles. Alleyne fut touché une seconde fois et tomba à l'eau. Il revint à lui, saisit un câble et fut hissé à bord du canot du lieutenant Bourke, avec deux autres blessés.

Le canot à moteur 254 du lieutenant Drummond prit à bord le restant de l'équipage, toujours sous un bombardement infernal et le feu des mitrailleuses. Le canot fut touché plusieurs fois: Drummond fut grièvement blessé, son premier officier, lieutenant Gordon Ross fut tué et le bateau avarié toucha encore le « Warwick » pendant qu'il coulait: on dut le faire sauter.

A 2 h. 30 le « Warwick » donna le signal de la retraite: les fusées rouges percèrent dans le brouillard, mais on ne put pas les distinguer de bien loin; mais les navires auxiliaires rallièrent l'un après l'autre: on transborda les blessés et les morts. Personne n'avait rencontré les torpilleurs ennemis. Ils étaient cependant neuf qui étaient sortis, mais ils se firent prudemment à l'écart.

Le vice-amiral sir Roger Keyes avait assisté à l'attaque à bord du « Warwick ». On compta en tout vingt morts et douze blessés.

L'escadre retourna en Angleterre et le calme se rétablit autour d'Ostende.



La ruine de Loire et du Mont Rouge.

Le « Vindictive » n'obstrua pas complètement le port, mais il fut un sérieux obstacle pour la navigation. Il fut abandonné avec ses morts que les Anglais n'avaient pas trouvés.

Et un nouveau jour de mai survint.

Le 10 mai était passé... mais dans l'histoire d'Ostende ce jour était marqué en noir.

Il y eut quinze morts parmi la population, dont quatorze sur la chaussée de Nieupoort.

De cette façon avait débuté la guerre aux sous-marins.

Une relâche dans l'offensive.

Ypres était menacée. Le Kemmel était aux mains de l'ennemi ; Armentières et Belle étaient prises ; on comprend que la situation de la ville était critique.

La ville ! Nous voulons dire les ruines, évidemment ; la valeur stratégique d'Ypres était nulle maintenant. Mais elle avait une valeur morale, dont les autorités militaires ont à tenir compte aussi.

Lorsque les troupes anglaises durent abandonner Hooge, Zillebeke et la côte 60 les troupes de von Arnim se trouvèrent à moins de cinq kilomètres d'Ypres.

On pensa sérieusement à une évacuation possible mais on recula devant l'exécution de ce plan, car cela produirait une très pénible impression sur l'armée, en Angleterre et dans ses colonies et ses dominions.

On tint bon et Ypres fut gardé.

Après la conquête du Mont Kemmel, les Allemands poursuivirent avec tenacité leurs tentatives pour avancer.

Le 29 avril von Arnim déclancha une nouvelle offensive dans le but de s'emparer du Mont Pointu.

On suivit les péripéties de la bataille avec anxiété. Les communiqués ne donnèrent pas des nouvelles décisives.

Ils étaient à peu près dans le genre que celui ci-dessous :

« Au nord de la Lys la bataille se poursuit sur tout le front des environs de Dranoutre jusqu'au canal d'Ypres à Comines.

L'attaque ennemie d'hier fut livrée par neuf divisions allemandes. Ce matin les troupes franco-britanniques firent une contre-attaque et parvinrent d'abord à progresser quelque peu et à faire quelques prisonniers.

Plus tard pendant la journée l'ennemi recommença ses attaques et les dirigea avec une énergie farouche contre les positions des alliés depuis Loire

jusqu'à De Clytte et sur les deux rives du canal d'Ypres à Comines.

Aux environs de De Clytte et du mont Pointu toutes les attaques ennemies ont été refoulées, mais après une lutte terrible, pendant laquelle plusieurs assauts ennemis ont été brisés avec des lourdes pertes pour l'assaillant, celui-ci est parvenu à refouler nos lignes dans la direction de Loire. Sur les deux rives du canal Ypres-Comines l'ennemi a aussi fait quelque progrès.

Hier, tard dans la soirée, l'ennemi attaqua les positions françaises au nord-est de Bailleul et il fut repoussé.

Ce matin très tôt, après un bombardement violent, il a recommencé ses attaques dans ce secteur et sur les positions anglaises, plus à l'est. La bataille continue sur ce front dans un secteur étendu.

Nos aviateurs ont lancé 150 bombes sur Menin, Roulers, Armentières et sur des camps ennemis.

Dix appareils ennemis furent descendus dans des combats aériens ; deux furent forcés d'atterrir, quatre furent abattus par nos batteries anti-avions et un par le feu de notre infanterie. Deux de nos avions ne sont pas rentrés. »

Loire devint le centre du combat. Le village se trouvait comme dans un couloir.

La fin du mois amena aussi la fin de l'offensive.

En ces temps les Allemands avaient aussi repris leur activité dans la Somme.

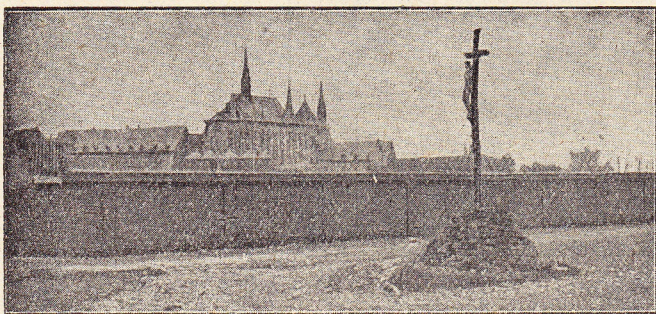
Un correspondant de journaux écrivit :

« Dans un petit village, au nord de Soissons, nous fûmes reçus par un jeune général qui n'avait certainement pas 50 ans, commandant d'une division française qui avait, du 6 au 9 avril pris part à la bataille au nord de l'Ailette, à l'aile droite de la grande offensive dont le but suprême était : atteindre Paris coûte que coûte.

Avec une précision remarquable il nous expliqua la marche des opérations et, d'un poste d'observation, il nous fit voir l'endroit où le 7 avril, de grand matin, des masses très nombreuses d'Allemands débouchèrent du bois de Saint-Gobain et montèrent l'assaut, près de Barisis, l'endroit où les lignes anglaises se rattachaient aux lignes françaises avant le 31 mars.

La division française résista à l'assaut, avec le minimum de troupes absolument indispensables, ce qui lui valut les félicitations du général commandant le groupe d'armée Franchet d'Esperey.

Par contre les Allemands qui étaient accrochés au sol à 2 à 300 mètres de là, sacrifiaient sans compter leurs hommes, pendant trois jours consécutifs.



Le crucifix de l'abbaye du Katsberg

Six, sept vagues d'assaut vinrent s'annéantir dans nos barrières de fil de fer barbelés. C'était fatal : six détachements de mitrailleuses français tirèrent en un seul jour un million cinq cent mille cartouches. Près du Bois-de-Quinchy et de la Ferme de Cranne, les ravins étaient gris de cadavres allemands, surtout le Ravin-de-la-Matière, un nom prédestiné pour une armée qui inventa le mot « Matériel humain ».

Le 8 avril, les troupes françaises abandonnèrent les hauteurs et, par une nuit noire, ils repassèrent l'Ailette, en se servant de passereles étroites, sans perdre un canon ni une mitrailleuse.

Les Allemands ont prétendu qu'ils ont pris Coucy-le-Château « d'assaut », ils ont donc, une fois de plus, raconté un mensonge ridicule.

Le 9 avril, à 5 heures du matin, les brancardiers transportaient encore les derniers blessés et à ce moment il ne se trouvait pas encore un seul Allemand dans la ville.

Aux G. Q. G. nous fûmes convoqués à une conférence à l'effet d'y discuter au sujet des premiers jours de l'offensive allemande, du 21 au 31 mars. Nous voulons garder par devers nous quelques particularités qui ne sont pas encore connues.

Jusqu'au 31 mars les Allemands avaient employé 84 divisions effectivement identifiées, cela veut dire un million d'hommes, alors qu'il y en avait encore 75 autres sur le front.

On avait réparti 65 batteries pour deux régiments et plusieurs centaines de mortiers de tout calibre.

Les soldats étaient porteurs de 2 grenades chacun et de vivres pour 6 jours.

Le fantassin français s'adapta du coup à la guerre de mouvement à la large à la baïonnette, à l'enthousiasme et la griserie du combat en rase campagne.

Le général Mangin leur rendit ce témoignage : « Nous en fûmes ravis... »

Les troupes de réserve françaises qui furent envoyées au feu étaient des troupes ordinaires qui n'avaient pas été spécialement sélectionnées, alors que les Allemands attaquèrent avec leurs meilleures « Stosstruppen ».

À la suite des assauts terribles que les Anglais eurent à supporter, il se produisit une brèche qui subsista pendant quelques heures mais qui fut « comblée » d'une façon merveilleuse par quatre-vingts avions qui volèrent à 20 mètres d'altitude et mitraillèrent les Allemands.

Ceux-ci, saisis de panique, s'enfuirent dans leurs anciennes positions ou s'étendirent sur le sol, figés par la frayeur, comme des alouettes qui sont menacés par des éperviers.

C'est ainsi que les troupes françaises de réserve eurent le temps de fermer la brèche.

Les premiers qui entrèrent au feu furent les cuirassiers, qui combattirent à pied et qui parvinrent à se maintenir pendant quelques heures dans Ternier, après s'être emparé de ce village.

Quelques heures après nous nous trouvâmes au quartier général du général Duchêne, qui fut en

Italie, en novembre dernier, et qui commande actuellement une armée dans ce secteur.

Le quartier général est installé dans une maison située au milieu d'un grand jardin dont les allées sont habilement camouflées.

Quelques officiers nous montrent les graphiques qui démontrent clairement l'échec de l'offensive allemande. Les lignes qui courent du point d'appui au sud de la Scarpe à trois kilomètres à l'est d'Arras, montrent comment les Allemands avancèrent par petites secousses successives au nord et par des avances plus importantes dans le sud afin d'activer la marche en avant de son aile qui se dirigeait sur l'Oisee.

Le 24 let le 6 mars il redresse son front et le 28 mars il atteint Montdidier. Mais à partir de ce moment il marque le pas et la ligne ne montre plus de déplacement sensible.

Pendant que nous étudions cette carte éloquente on vient nous annoncer que le général Duchêne nous attend.

Nous entrons dans un appartement largement éclairé par deux grands fenêtres. Le général se trouve devant nous. Les traits témoignent d'énergie. Son regard est particulièrement perçant, son geste est un peu brusque et le général n'est rien moins qu'un grand parleur. Un espèce de bonne humeur rude retentit dans la voix de ce commandant qui pourrait bien être. Lorrain au originaire de Franche Comté. Il y a aussi une pointe d'ironie dans l'allocation brève qu'il nous adresse.

« De quoi ces messieurs viennent-ils se rendre compte en définitif ? Si nous sommes toujours ici ? Ils peuvent le constater : nous y sommes toujours ! On peut être parfaitement tranquille. Il n'y a pas le moindre doute que les Allemands se rompent le cou sur les soldats français. Partout nos prisonniers nous disent : « De cette façon cela n'est plus étonnant du tout. Cela ne va pas ici comme en Russie ». Et c'est bien comme ça, messieurs ! »

Dernièrement le général Duchêne reçut la visite du célèbre explorateur norvégien Amundsen, qui lui fit part de sa résolution d'entreprendre une nouvelle exploration polaire. Lorsque le général lui demanda combien de temps il allait rester en voyage, trois, quatre ou cinq ans, il répondit.

« On ne sait jamais ces choses à l'avance »

Le général Duchêne répondit : « En voilà un qui n'est pas curieux ! Comment est-il possible de partir ainsi avant la fin de la guerre ? »

Les Français avaient puissamment aidé les Anglais, mais nous lisons dans le rapport de Haig ce que ceux-ci avaient déjà eu à souffrir.

« Le nombre de divisions que l'ennemi a déjà employées contre nous est de 102 ; plusieurs d'entre elles ont déjà été envoyées deux ou trois fois au feu. Dans la résistance aux assauts puissants que put livrer l'ennemi grâce à sa puissante concentration de troupes, nos troupes de toutes armes se sont conduites d'une façon qui est au-dessus de toute éloge.

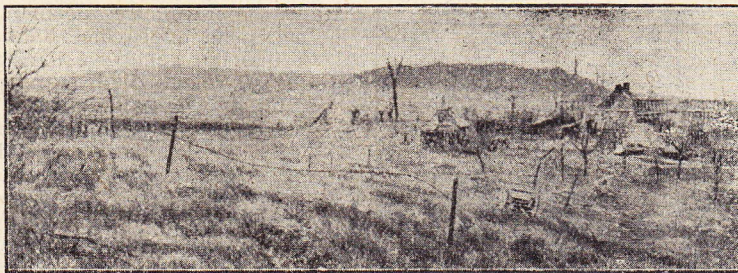
Dans un communiqué précédent il est déjà fait mention de la conduite et de la bravoure spéciales de quelques divisions anglaises. Mais un grand nombre de divisions non encore citées se sont également distinguées.

Après cinq jours de combats acharnés, du 23 au 30 mars, près de Boiry-Becquerelle, la division de la garde a complètement refoulé des attaques ennemies, livrées avec des forces très considérables, et infligé de lourdes pertes à l'ennemi.

Cette division, ayant la 31^{me} à sa droite et le 3^{me} à sa gauche a complètement fait échouer les attaques ennemies venant du nord.

La 4^e division se conduisit aussi brillamment, le 28 mars en refoulant les attaques que les Allemands avaient livrées au nord de la Scarpe, avec l'intention de s'emparer de la colline de Vimy et d'occuper Arras.

La même division se distingua dans la nuit du 14 au 15 avril en s'emparant, par une superbe contre-



Vidaigne et Mont Noir.

attaque, du village de Reis-du-Vinage ainsi que de 150 prisonniers.

Et maintenant, le 28 avril, elle repoussa une attaque ennemie au S.-O. de Vobecq, elle captura 300 prisonniers.

La 25^{me} division fut envoyée soudainement au combat, au début de l'offensive allemande, dans les environs de la route Bapaume-Cambrai.

Quoique violemment attaqués à plusieurs reprises elle ne put être délogée de ses positions par l'ennemi. Lorsqu'elle reçut l'ordre de se replier son esprit combatif était encore remarquable.

Depuis lors elle fut mêlée dans de rudes combats à la Lys où elle rendit encore de brillants services.

Le 13 avril la 34^e division occupait un front d'environ 9 kilomètres à l'est du bois de la Nieppe. Dans des engagements précédents elle avait déjà perdu une partie importante de ses effectifs et l'ennemi exerça une pression terrible sur sa position. Les troupes reçurent l'ordre de se maintenir sur place, jusqu'au bout, afin de permettre l'arrivée des renforts, et elles exécutèrent brillamment cet ordre.

Pendant toute la journée elles résistèrent aux nombreuses attaques de l'ennemi. Vers le soir celui-ci fit encore un suprême effort, avec une écrasante majorité de troupes, et réussit à pénétrer dans certaines parties de la position.

Les défenseurs étaient morts à leur poste plutôt que de céder.

Puis l'ennemi se heurta au renfort amené sur ces entrefaites et fut de nouveau refoulé.

Après de terribles combats dans les environs de Croiselles, au début de la bataille, la 34^{me} division reprit le secteur d'Armentières et y resta dans la lutte jusqu'au 9 avril. Elle s'y maintint dans ses positions pendant deux jours, puis à cause de l'avance des Allemands sur ses deux flancs, elle fut contrainte d'évacuer Armentières, ce qui se fit en bon ordre dans la nuit du 10 au 11 avril.

Depuis lors elle est restée continuellement dans la bataille, se battit vaillamment, céda chaque pouce de terrain après une résistance acharnée et fit de nombreuses contre-attaques.

La 42^{me} division de Lancashire et la 62^{me} division refoulèrent de nombreuses attaques autour de Buquoi, dans les derniers jours de mars et au début d'avril et contribua puissamment au maintien de nos positions dans ce secteur important.

La 50^{me} division, quoique ayant été continuellement mêlée dans la lutte au sud de la Somme, tint l'ennemi en respect à la Lys, le 9 avril et jours suivants, et grâce à sa résistance, arrêta l'avance ennemie près d'Etaires et de Merville jusqu'à l'arrivée des renforts.

Les 3^{me} et 4^{me} divisions australiennes à Méricourt et Dermancourt, la division néo-zélandaise à Serre, la 5^{me} division australienne au sud de la Somme, toutes remplirent leur devoir d'une façon merveilleuse pendant les derniers jours de l'offensive allemande dans la vallée de la Somme. Grâce à elles, l'avance ennemi fut définitivement arrêtée et de lourdes pertes furent infligées à l'assaillant.

Mais en même temps des communiqués concernant le Kemmel, parut à Paris cette nouvelle au sujet de la Somme :

« Soudain l'activité des ennemis s'est manifestée de nouveau sur le front franco-anglais.

La nouvelle phase de cette bataille monstre débuta hier par une attaque allemande sur un front d'environ 15 kilomètres, entre le village de Fouilly-sur-Somme jusqu'au village de Heuilles-sur-Havre. Ce front, relativement restreint était défendu par les troupes franco-britanniques.

L'ennemi essaye donc de nouveau de rompre le front au point de jonction des deux armées.

La préparation d'artillerie, d'une intensité formidable, dura toute la nuit. Les attaques furieuses de l'infanterie commencèrent à 5 heures du matin et n'avaient pas encore pris fin au soir. Malgré leurs assauts répétés, les Allemands furent tenu en respect. Au sud les alliés durent céder un peu de terrain, à l'est de Villers Bretonneux: ce village fut occupé par les Allemands.

Au sud, où la bataille fut d'une violence excessive l'ennemi parvint à faire quelque progrès dans la région de Hangard.

Il traverse le bois au nord de cette localité et atteignit la isière est du village où les Français opposèrent une brillante résistance.

Mais les Anglais ne s'en tinrent pas là; ils reprisent Villers-Bretonneux et purent annoncer :

« La leçon qui se dégage de la première rencontre des tanks anglais et allemands semble être que nous n'avons rien à craindre des engins ennemis dont les équipages montrèrent trop clairement leur peu d'empressement à tenir bon lorsqu'ils furent invités à livrer des combats décisifs.

Le résultat des combats presque ininterrompus autour de Villers-Bretonneux depuis hier matin est: que nous avons repris la ville et infligé une sanglante défaite aux quatre divisions allemandes qui prirent part au combat.

Les troupes, qui défendirent la ville furent anglaises pour la plupart.

Au sud de la ville se trouvaient les soldats du West-Yorkshire et du Middlesex; les East-Lancshires étaient dans Villers même, dont ils occupaient les quartiers extérieurs, à cause des nuages de gaz qui emplissaient la ville.

Notre contre-attaque, à 10 heures, fut une surprise complète pour l'ennemi; elle fut exécutée par des troupes australiennes et anglaises, dont des Berkshires et des Northhamptons.

Elles se frayèrent un chemin dans les quartiers extérieures et par les rues avec la baïonnette, nettoiyèrent les maisons détruites à l'aide de grenades et encerclèrent les postes de mitrailleuses aux coins de rues.

Au lever du jour, les nôtres se battaient toujours dans Villers-Bretonneux.

A la suite de la perquisition systématique des maisons, l'une après l'autre, des petits groupes d'ennemis se livrèrent à chaque instant. Les Berkshires seuls firent 200 prisonniers. Un détachement de Yorkshires en prit 60 et les Durhams ainsi que les Northhamptons eurent aussi leur part dans la



Chemin de De Clytte au Mont-Rouge.

capture. Ce midi, la ville était visiblement nettoyée de tout ennemi.

A plusieurs reprises les Allemands ont essayé de reprendre la ville, mais les troupes d'assaut furent chaque fois décimées par notre tir de barrage. »

Ainsi se passa la bataille; par secousses; mais à la fin d'avril l'activité se ralentit à la Somme. Les deux adversaires avaient besoin de respirer.

Consultons un moment les chiffres au début de mai.

Ludendorff dispose maintenant de 2,470,000 tonnes (206 divisions) dont 800,000 hommes (66 divisions) en réserve générale.

Depuis le 1^{er} mars il en envoya 1,680,000 dans la bataille. Il y eut certes 350,000 morts et blessés, mais le « matériel humain » était encore considérable : 200,000 hommes dans les dépôts derrière le front, 450,000 plus loin dans le pays, 150,000 blessés, qui pourraient retourner bientôt au combat, puis la levée de 1920 (450,000 hommes) qui serait disponible en octobre prochain.

Jusqu'au 1^{er} mai Ludendorff avait pris 127,000 prisonniers et 1600 canons.

Winston-Churchill déclara à la Chambre des Communes :

« En cinq semaines de temps la Grande-Bretagne perdit 1000 canons et 4 à 5000 mitrailleuses, mais tout cela est remplacé et au-delà. »

Cent vingt mille soldats américains débarquaient maintenant mensuellement.

C'étaient des motifs d'espérance, mais l'avenir resta pleine de soucis.

L'avance allemande fut arrêtée.

Raymond Recouly écrit dans « la Bataille de Foch » :

Ce succès, d'ailleurs, a coûté très cher; il est négatif, relatif et surtout provisoire. Ce n'est certes pas le moment de chanter victoire.

Foch, courant au plus pressé, sentant tout ce qu'aurait de désastreux un recul anglais dans les Flandres, la mainmise possible des Allemands sur Dunkerque, a résolument jeté dans la bataille tout le poids des réserves françaises. L'intervention de ces réserves était sensiblement plus difficile à réaliser que dans la bataille du mois précédent. Celle-ci, en effet, se livrait à la jonction franco-britannique, au centre de nos lignes, à l'angle formé par notre front.

Cette fois, au contraire, il s'agissait de transporter hâtivement des troupes presque à l'extrémité de l'aile gauche.

L'avance des Allemands vers Amiens, qu'ils tenaient sous leurs canons lourds, rendait la grande voie ferrée du Nord difficilement utilisable et compliquait par là singulièrement le problème.

Par des détours, par des voies secondaires, par des camions automobiles, les troupes françaises étaient quand même arrivées à temps.

Seulement nos réserves se trouvaient par là très sensiblement diminuées. Toutes nos divisions engagées dans les Flandres avaient été plus ou moins abimées; c'étaient autant de forces qui nous feraient défaut au moment de la prochaine bataille.

Cette bataille, tout permet de la pressentir. L'attasue dans les Flandres n'avait dû être tout d'abord, pour l'état-major allemand, qu'une forte diversion que l'éclatant succès des premières journées l'a poussé à exploiter à fond. Cette avance réalisée, Ludendorff, vraisemblablement, s'apprête à nous porter de nouveaux coups en un point plus sensible, plus vital, sans doute au centre de nos lignes, là où une nouvelle avance risquerait cette fois de faire crouler tout notre front. Pour cette attaque prévue, certaine, il est indispensable de conserver la totalité de nos forces.

Pétain, qui a la charge du front français, ne voit pas sans une inquiétude croissante cet emploi intensif, cette usure de nos divisions dans le Nord.

Le 10 mai, il écrit à Foch que l'armée française est parvenue à l'extrême limite de ses efforts.

Foch ne l'ignore point, mais il juge la situation de plus haut. Il sait bien qu'on ne peut pas abandonner à eux-mêmes les Anglais, qu'il faut à tout prix empêcher leur recul et l'arrivée des Allemands sur le Pas de Calais. Il faut surtout éviter que l'armée britannique ne soit à ce point épuisée qu'elle se trouve désormais hors d'état de jouer un rôle important dans la guerre.

Foch a été une fois de plus le compensateur, l'arbitre, obtenant de Pétain sensiblement plus que ce dernier n'aurait voulu donner, sans accorder à Haig, loin de là, tout ce que celui-ci lui demandait. L'art de la guerre consiste à savoir faire au bon moment, au bon endroit, les sacrifices nécessaires. Ces sacrifices avaient été faits; ils n'avaient pas été payés trop cher; ils avaient produit tout leur résultat; les Allemands étaient arrêtés et les armées britanniques, en dépit de leurs pertes, de leur usure, étaient sauvées.

Il est indispensable, que le front puisse être tenu avec le minimum de troupes afin de constituer aussi vite qu'on le pourra une masse de manœuvre.

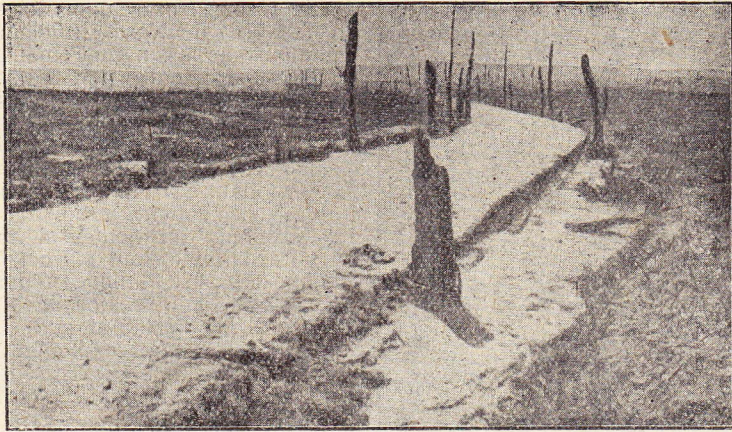
Le général de Mitry (1^{er} mai) est invité par Foch à fortifier la région des Monts. Il demandait une division de plus pour tenir ses lignes; Foch la lui refuse. Aucun repli ne doit s'effectuer sans un ordre formel du général en chef.

Les pouvoirs de Foch s'étaient enfin étendus au front italien (2 mai).

Le 7, il écrit à Diaz, général en chef italien; il lui demande à quelle date l'armée italienne sera en état d'effectuer dans la région de Melettes l'offensive qui a été depuis longtemps prévue.

Reste enfin la grave question des effectifs sur le front de France. Les troupes françaises (depuis plus de trois ans déjà) ont donné tout ce qu'elles pouvaient, plus même qu'elles ne pouvaient. Les divisions sont dans une forme magnifique, admirablement entraînées, commandées par des chefs excellents, mais c'est avec les plus grandes peines qu'on parvient à alimenter les unités. Tout ce qu'on peut faire, et Foch le fait, c'est en accroître encore la qualité et le rendement.

Dans une lettre à Pétain (11 mai) il lui signale que l'usure excessive des divisions engagées dans le Nord résulte du défaut d'instruction des unités à qui la guerre de position a fait perdre l'habitude de la « guerre de mouvement ». Pour réparer cette lacune, il est urgent de pousser dans ce sens l'entraînement des troupes.



Ruines de Zonnebeke.

Bien que l'effort anglais, en ce qui concerne les effectifs mobilisés, ait été sensiblement moins intense que le nôtre, les divisions britanniques qui se trouvent sur le front français viennent cependant d'être terriblement éprouvées au cours des deux dernières batailles. Elles ont subi de très grosses pertes : certaines d'entre elles n'ont plus guère que 3000 à 3500 fusils. Faute de renforts pour combler ces vides, l'état-major britannique songe à en supprimer un certain nombre (neuf).

Haig annonce à Foch cette mesure, et tout de suite Foch proteste avec la plus vive énergie. Une bataille, au demeurant des plus cordiales, s'engage aussitôt à ce sujet. Le 11 mai, Foch écrit à Haig ; il insiste pour le maintien des neuf divisions. Haig répond que leur suppression s'impose par suite de la crise des effectifs.

Foch ne se tient pas pour battu. Le jour suivant, il demande que certaines de ces divisions, tout au moins, soient maintenues. La chose ne lui paraît pas impossible. Il s'agit de décider le gouvernement britannique à expédier en France beaucoup plus de renforts.

Le 15, au cours d'une rencontre avec Clemenceau à Noailles, il l'entretient de cette grave question qui le préoccupe à très juste titre. Si l'on veut gagner la guerre, il faut maintenir à tout prix les unités existantes ; nous avons besoin de conserver la totalité de nos moyens. Il prie M. Clemenceau d'intervenir de tout son poids.

Le 16, à Montreuil, il reprend la discussion avec Haig. Il lui demande non seulement la reconstitution des divisions éprouvées, mais aussi le concours des tanks britanniques.

Ses efforts ne sont pas inutiles, loin de là. Haig fait savoir, le 18, qu'il a reçu du War Office un projet de reconstitution de ces divisions qui pourraient ainsi être employées dans un secteur calme.

Ce n'est là qu'un compromis, et, comme tel, il ne satisfait Foch qu'à moitié. Foch obtient sensiblement plus qu'on ne lui offrait, mais moins qu'il ne l'aurait voulu. Il discerne tout de suite les graves inconvénients que présenterait pour l'armée britannique cette distinction entre les divisions capables d'aller à la bataille et celles qui ne peuvent être utilisées que dans un secteur où l'on ne se bat pas. Rien n'est plus dangereux que cette dualité. Il attire aussitôt l'attention de M. Clemenceau sur ce point. Il ne peut, en ce qui le concerne, accepter cette solution que comme un pis aller, comme un expédient momentané. Dès qu'on le pourra, et le plus tôt sera le mieux, il faut revenir à la saine doctrine de la guerre, exigeant que toutes les unités qui sont à la disposition du commandant en chef puissent, à n'importe quel moment, être engagées dans le combat.

Pas de relève en pleine bataille ; pas de suppression d'unités combattantes : ce sont là les deux idées essentielles auxquelles il s'attache par-dessus tout. Elles tendent l'une et l'autre au même objet : constituer le plus tôt possible une puissante masse de manœuvre qui servira pour la bataille défensive et aussi pour la bataille offensive.

Le 20 mai, Foch songe à passer à l'offensive et donne à ses généraux en chef une directive dans ce sens :

1^o Entre l'Oise et la Somme, dégagement de la voie ferrée Paris-Amiens et de la région d'Amiens par une attaque sur le saillant de Montdidier ;

2^o Dans la région de la Lys, dégagement des mines de Béthune et de Bruay.

Il demande que ces deux opérations soient préparées sans retard, « afin de mettre, dit-il, à la disposition du commandement, un jeu de combinaisons offensives dont il fera usage selon les événements.

Mais Ludendorff le devança encore cette fois-ci. Mai finira par une nouvelle et terrible bataille.

* * *

Résumons encore ici les principaux faits de ce mois, avant de décrire la nouvelle lutte.

2 mai. — Un croiseur français égaré dans le brouillard rencontre un paquebot américain. Le « City of Athens » — c'est le nom du bateau — coule et 67 Américains périssent.

3 mai. — Bombardement aérien de Zeebrugge.

Un correspondant annoça de Flessingue, à ce sujet :

« Ce fut une nuit terrible. Pendant tout l'après-midi de jeudi, le feu roulant a fait rage au front des Flandres, et a duré tard dans la soirée. Mais la nuit dernière le bombardement que l'on entendit plus près, sur la côte flamande, fut très intense. Nous avons rarement entendu un grondement pareil. Pendant trois heures environ, avec une pause courte et régulière, les avions, et probablement aussi les monitors ont livré des attaques sur certains points de la côte et sur Bruges : les batteries allemandes ont riposté d'une façon terrible.

Je me suis rendu dans la rue à plusieurs reprises, et par la ville entière les carreaux tremblaient continuellement. Les chocs les plus puissants en l'air firent vibrer les fenêtres et même parfois le sol.

A quelques endroits des portes intérieures s'ouvrirent et ici, tant que partout dans la Flandre-Zélandaise, les gens furent empêchés de dormir, et écoutèrent le grondement intense, les coups profonds et les explosions.